



CULTURE

« Nous filmons la ville à notre échelle de citadins »

Dans leur série « Homo urbanus » Ila Bêka et Louise Lemoine interrogent la façon dont les habitants de Shanghai, Venise ou Rabat vivent dans ces espaces

ENTRETIEN

Pour les Journées nationales de l'architecture, qui se tiennent du 16 au 18 octobre, nous avons souhaité donner la parole à Ila Bêka et Louise Lemoine, duo de cinéastes dont les films interrogent nos manières d'habiter le monde et mettent en cause le point de vue de ceux qui construisent les bâtiments et les villes. Au croisement du cinéma, de l'architecture et de l'urbanisme, ils leur ont valu la reconnaissance des plus grandes institutions artistiques, du MoMA, à New York, à la Biennale d'architecture de Venise, en passant par la Villa Kujoyama, où ils furent accueillis en résidence en 2018.

Après avoir longtemps exploré les bâtiments de grands (et de moins grands) architectes, le duo s'intéresse aux villes. Dans une série de films intitulée « Homo urbanus », ils parcourent les rues de Naples, Venise, Séoul, Bogota, Shanghai, Kyoto, Tokyo, Saint-Pétersbourg, Rabat, révélant avec un humour mordant, teinté de sur-réalisme, les tensions entre une mondialisation galopante et des singularités culturelles qui résistent. A l'honneur à Arc en rêve (à Bordeaux), jusqu'au 25 octobre, la série est au cœur de la programmation du festival Image de ville, qui se déroule à Marseille et dans ses environs du 15 au 26 octobre.

Dans vos films, vous montrez comment les usagers s'accommodent de l'architecture. Dans « Homo urbanus »,

la grande question, ce serait plutôt : « Comment on se débrouille avec la ville ? »

Ila Bêka : Nous voulions montrer comment les gens – tout le monde, nous-mêmes – galèrent dans la ville. Comment on se bat sans cesse contre un environnement que nous avons créé pour nous-mêmes.

Louise Lemoine : Il y a un problème dans la manière dont on parle de la ville chez les urbanistes ou dans les colloques d'architectes, une forme de déformation professionnelle. On parle de « master plan », on regarde la ville d'en haut, comme un grand ensemble, on se pose des questions de flux, de structure, de transports. On parle comme des politiques, presque. Le discours des architectes ne s'adresse qu'à des spécialistes, c'est d'une sécheresse totale. Nous filmons au contraire à l'échelle des citadins que nous sommes, au plus près des petits détails. Nous pensons que c'est en adoptant une approche très physique, sensorielle, que l'on comprend les choses.

Comment tournez-vous ?

I. B. : Pour ces films sur la ville, nous ne sommes que tous les deux pour tourner. On filme avec une minuscule caméra de très bonne qualité, avec un très grand angle. Ça nous pousse à nous approcher le plus possible, à un mètre, voire à un demi-mètre.

C'est une question éthique ?

I. B. : Oui. Nous n'aimons pas l'idée d'observer la ville de loin, au téléobjectif. Notre présence doit

être perceptible, nous voulons nous mêler à la scène.

Il y a une dimension onirique dans vos films. La revendiquez-vous ?

L. L. : Le montage joue sur des associations, des glissements, qui peuvent s'apparenter à des mécanismes littéraires, lesquels vont finalement composer une sorte de tapisserie, assez fragile dans sa construction.

I. B. : Dès notre premier film, nous avons opté pour une forme de récit très fragmentée qui fait écho à la manière dont fonctionne la mémoire. Quand on veut se souvenir d'un espace, on remet ces moments ensemble, mais pas de façon logique, plutôt comme une sorte de collection. Avec nos films sur la ville, nous avons encore accentué ce principe. Il permet de raconter très librement une expérience du corps dans l'espace urbain.

Avec vos films, l'environnement urbain, ce décor qu'on ne remet jamais en question, devient d'un coup contingent...

L. L. : La question de la perception de la ville est un enjeu énorme. Nous y travaillons notamment avec nos étudiants dans le cadre du laboratoire que nous dirigeons à Londres, à l'Architectural Association School of Architecture [la plus prestigieuse école d'architecture de Londres]. Nous les accompagnons dans la réalisation de films qui sont une sorte d'extension d'« Homo urbanus ».

I. B. : Dans les écoles d'architecture, on apprend à dessiner une



Ila Bêka et Louise Lemoine, au centre d'architecture bordelais Arc en rêve, en 2017. RODOLPHE ESCHER

maison dès le premier jour. L'enseignement reste théorique et désincarné. Au sein de notre atelier, la première chose que nous apprenons à nos étudiants, c'est à observer, à percevoir l'espace physiquement, avec leurs cinq sens.

La série « Homo urbanus » a-t-elle vocation à s'enrichir davantage ?

I. B. : Pour l'instant, on ne peut plus voyager. Mais on se pose beaucoup de questions. Au sein

de l'école, on va travailler sur l'« Homo urbanus pandemicus », c'est-à-dire comment la pandémie change notre rapport à l'espace, le rapport du corps à la ville.

Comment avez-vous préparé ces films sur des villes lointaines ?

I. B. : Les contraintes budgétaires étaient assez serrées. A l'exception de ceux que nous avons faits au Japon, où nous avons vécu six mois, les autres ont été tournés en quinze ou vingt jours. L'idée était

vraiment d'assumer le regard de l'étranger et la curiosité pour la différence culturelle qu'il implique.

Vous n'aviez pas peur de tomber dans les clichés ?

I. B. : On arrive sans a priori, comme des éponges, les yeux ouverts... On prend ce qu'il y a. Si ce sont des clichés, ce n'est pas grave: les clichés sont très parlants, aussi. ■

**PROPOS RECUEILLIS PAR
ISABELLE REGNIER**